

plante comme un excellent fourrage, et partout dans cette contrée elle est cultivée en grand. C'est, en effet, une ressource précieuse pour l'agriculture; car, d'une part l'ortie pousse partout; d'autre part elle est plus précoce que tous les autres fourrages. Les vaches la recherchent avec avidité. On a remarqué comme fait curieux que toutes celles qui s'en étaient spécialement nourries fournissaient un lait plus abondant en quantité et plus savoureux en qualité. Le caséum augmente et le beurre est plus agréable au goût. Il est vrai que ces animaux dédaignent les orties trop récentes dont ils redoutent les piquûres; mais le cultivateur n'a qu'à prendre la légère précaution de les laisser se faner quelques heures avant de les mêler aux aliments des bestiaux.

Quant on met des orties cuites ou hachées dans la pâte de poules, celles-ci fournissent des œufs en plus grande quantité. Les dindonneaux étant très délicats à élever et demandant beaucoup de soins, voici la meilleure manière de les nourrir: on leur donne des feuilles d'ortie cuites, hachées menu avec des jaunes d'œufs durcis; puis on leur fait prendre un remède qui les préservera des maladies auxquelles ils sont sujets; ce remède est composé de quatre poignées de feuilles d'ortie fraîches et de deux de fenouil qu'on fait cuire ensemble pour hacher bien menu avec cinq jaunes d'œufs durcis, trois poignées de son, un quart de poudre à tirer et huit grammes de fleur de soufre. On devra supprimer le soufre au bout de deux jours. Les feuilles d'ortie fournissent un met très-délicats lorsqu'elles sont jeunes. Les maguignons font entrer les graines dans la nourriture des chevaux pour leur donner un air vif et un poil brillant; les racines de cette plante, qu'on fait bouillir en y joignant un peu d'alun et de sel commun donnent une belle couleur jaune. Ainsi, toutes ses parties peuvent avoir un emploi utile dans l'économie et dans les arts.

NOS GRAVURES

La Liberté éclairant le Monde.—Monument commémoratif du centième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis

A l'occasion du centième anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, une grande idée a surgi, et nous sommes heureux d'en donner la primeur à nos lecteurs.

Un groupe d'amis de l'Amérique, connu et apprécié aux Etats-Unis et en France, a conçu la pensée d'associer les deux peuples dans une commune manifestation d'amitié.

Il s'agit d'élever, à l'occasion du glorieux anniversaire, un monument exceptionnel. Au milieu de la rade de New-York, sur un îlot qui appartient à l'Union des Etats, en face de Long-Island, où fut versé le premier sang pour l'indépendance, se dressera une statue colossale, se dessinant sur l'espace, encadrée à l'horizon par les grandes cités américaines de New-York, Jersey City et Brooklyn. Au seuil de ce vaste continent, plein d'une vie nouvelle, où arrivent tous les navires de l'univers, elle surgira au sein des flots; elle représentera: « La Liberté éclairant le Monde. » La nuit, une aureole lumineuse, partant de son front, rayonnera au loin sur la mer immense.

Le monument doit être exécuté en commun par les deux peuples, associés dans cette union fraternelle comme ils le furent jadis pour fonder l'indépendance.

La statue, dont le modèle a été adopté, est l'œuvre de M. Bartholdi. D'une main elle porte haut le flambeau de la liberté, de l'autre elle serre contre elle les tables de la Loi et foule aux pieds la chaîne brisée de l'esclavage. Cette statue, haute de 25 mètres, sera en cuivre repoussé; le pédestal aura environ 25 mètres.

L'emplacement est admirablement choisi pour une œuvre colossale de ce genre; les Etats Unis devront ainsi à la France la plus grande statue qui ait jamais été faite.

Cette œuvre éminemment patriotique appelle l'intérêt de tous ceux qui veulent que la France tienne le premier rang dans les souvenirs et l'affection des Etats Unis.

Nos villes, nos sociétés, nos établissements de tous genres tiendront à honneur de figurer sur les listes envoyées en Amérique.

Nous sommes heureux de contribuer à faire connaître cette grande entreprise, bien digne du génie de la France et des traditions de son passé. ILL.

Deux Mois en Islande

Son Excellence Lord Dufferin, dans ses « Lettres des Hautes Latitudes, » nous décrit ainsi la capitale de l'Islande :

« La ville se compose d'un assemblage de huttes en bois, surmontées d'un prétentieux pignon, rangées sous un banc de lave, et flanquées à ses extrémités d'un faubourg de cabanes en terre.

« De chaque côté s'étend une plaine désolée, un champ de lave qui, sortie bouillante d'une des portes de l'enfer, s'est précipitée en mugissant vers les flots de la mer. Pas un arbre, pas un arbuste n'atténue l'aride aspect du paysage, et les montagnes sont trop éloignées pour faire un fond de tableau à cette bourgade. Mais à la porte de chaque habitation de marchand flotte un gai pavillon, et lorsque vousarez dans ces rues silencieuses où jamais aucune roue de voitures n'a soulevé un grain de poussière, les vases de fleurs posés sur les fenêtrures, derrière de blancs rideaux de mousseline, indiquent que, malgré sa modeste apparence, il y a dans chacune de ces maisons une idée de confort et d'élégance. »

Comme l'émigration islandaise se dirige aujourd'hui vers le Canada, nos lecteurs nous sauront gré d'emprunter au volume *Deux mois en Islande*, du capitaine Burton, qui a séjourné plusieurs mois dans l'île, la partie d'un des dialogues qui forment son ouvrage.

Nous nous garderons bien de rien ôter aux piquants aperçus du capitaine Burton de leur tour personnel. Ils viennent d'être publiés sous la forme d'un entretien avec un ami, qui contient en peu de lignes la matière d'un volume, et nous trouvons cette façon de propager l'histoire et la géographie si simple, si claire, si pratique, que nous nous estimons heureux de pouvoir recueillir cette conversation.

Le capitaine Burton était parti pour l'Islande au commencement de juin; il vient de rentrer après une absence de deux mois.

Ceci dit, nous citons textuellement.

L'Ami.—Permettez-moi de vous demander, si ce n'est pas être trop indiscret, comment il se fait que vous soyez ici ?

Burton.—Comme vous le savez, je suis en congé de convalescence, et j'en ai profité pour accepter l'invitation, qui m'a été adressée par une Compagnie financière, d'aller en Islande pour y étudier certaines solfatares où elle est fortement intéressée. Il y existe, en effet, deux grands dépôts de soufre, l'un d'eux est le *My-Fatu*, ce qui signifie le *Lac des Moustiques*. J'ai toujours pensé que deux choses sont absolument nécessaires au développement de l'Islande: d'abord l'extension des pêcheries, et ensuite une sérieuse émigration.

L'Ami.—L'Islande est-elle donc trop peuplée ?

Burton.—Oui, pour ses ressources naturelles. La population actuelle est de 70,000 âmes, et les annales du pays ne relatent rien de pareil.

L'Ami.—Quelle est la physionomie des fermes et des gens qui les habitent ?

Burton.—Ces fermes sont composées d'un monceau de terre que j'appellerai *intérieure*, étant entourée de murs grossiers, et d'une quantité indéfinie de sol extérieur.

L'Ami.—Combien existe-t-il ordinairement d'individus dans ces fermes ?

Burton.—Vous pouvez prendre une moyenne de dix pour chacune.

L'Ami.—Quel est le culte religieux des Islandais ?

Burton.—C'est le luthérianisme, tel qu'il est observé en Danemark et en Suède.

L'Ami.—Que pensez-vous de leurs pratiques ?

Burton.—Ce sont, d'ordinaire, de très-dignes gens, bien rétribués et d'une influence politique considérable. Je ne crois pas qu'il y ait au monde un autre endroit où l'Eglise soit plus dominante.

L'Ami.—Ces peuples sont-ils intelligents, généralement parlant ?

Burton.—Ils ne brillent pas précisément par là; leur esprit est au contraire épais, et ils ont aussi peu d'imagination que leur force corporelle est grande. Cependant il faut reconnaître qu'ils sont bien élevés.

L'Ami.—Pouvez-vous me fournir quelques détails sur la situation sociale du peuple ?

Burton.—En général, une maison contient deux ou trois familles qui, à un moment donné, se séparent pour prendre différentes fermes.

L'Ami.—Et quelle est leur occupation habituelle ?

Burton.—Ils pêchent ou font pâturer les troupeaux de moutons, chaque famille possède aussi quatre ou cinq vaches. Mais c'est surtout à leurs foins qu'ils dévouent toute leur sollicitude.

L'Ami.—Existe-t-il des fabriques dans l'île ?

Burton.—Chaque ferme est pourvue de son propre métier à tisser et on y façonne une admirable étoffe qu'ils nomment *wadmal* et qui ressemble beaucoup à celle qu'on produit aux Shetland, mais vaut beaucoup mieux. Je crois qu'on pourrait facilement en introduire une grande variété d'échantillons sur les marchés anglais. Les Islandais fabriquent aussi des bas excellents et des gants qui n'ont que deux poches, une pour le pouce, l'autre pour les quatre doigts. Tous ces articles sont faits avec la laine des troupeaux, laquelle présente beaucoup de similitude avec celle des chèvres de Cachemyr, est très-douce et très-chaude, et parfaite pour combattre l'humidité.

L'Ami.—Mais en quoi consistent leurs principaux échanges ?

Burton.—Dans le commerce de la laine, du poisson, des peaux d'animaux de mer, phoques, morses, etc.

L'Ami.—Quels sont ceux qui travaillent aux métiers ?

Burton.—Toute la famille s'y met, mais il faut dire que si les femmes sont actives et industrieuses, les hommes, en revanche, aiment assez à ne rien faire.

L'Ami.—Mais un chapitre intéressant, ce me semble, est celui de l'éducation ?

Burton.—Très-sûrement, et je puis vous apprendre qu'il n'y a pas en Islande d'écoles, à proprement parler, par cette raison que les fermes sont éloignées les unes des autres d'environ 10 milles en moyenne. Les enfants sont enseignés par leurs pères ou leurs mères, et l'instruction élémentaire y est à ce point générale que des prêtres ont refusé de marier certains couples parce qu'ils ne savaient ni lire ni écrire. Quand on veut donner à la jeunesse une éducation plus forte, on l'envoie à l'Ecole latine de Reykjavik.

L'Ami.—Et quand il s'agit d'étudier pour se préparer à une profession spéciale ?

Burton.—Dans ce cas, les jeunes gens vont à Copenhague s'ils se destinent à l'étude des lois. Mais pour la médecine ou la théologie, ils peuvent l'apprendre en Islande même.

Le Vieux Liseur

Ce portrait d'une réalité si saisissante et d'un *faire* qui décèle à la fois un goût d'artiste et une habileté de main rare et puissante, fait partie d'une collection intitulée: *Têtes populaires*, dessinées d'après nature.

Le costume pas plus que l'attitude de notre homme ne l'empêcherait d'être académicien. Ce qui rend impossible toute

méprise de ce genre, c'est le doigt indicateur de la main droite qui marque la ligne que suivent les yeux et que prononcent difficilement les lèvres. Notre bonhomme épelle on le voit, on l'entend presque articuler les syllabes.

Quelle tête énergique, et comme le modelé du visage est traité !

Chaque ligne, chaque pli chaque ride de la figure paraît nette et précise, et toutes concourent à l'effet général.

Ces cheveux clair semés, ces mains robustes où les muscles font saillie, disent toute une vie de labeur et de fatigue.

Quant au vêtement, sorte de vareuse rustique, elle enveloppe notre homme comme d'une draperie, et sous les plis larges et amples, on devine un torse vigoureux de travailleur.

A la ressemblance d'une photographie, ce portrait unit les traits généraux et caractéristiques de toute une classe, la physionomie idéale et réaliste de tout un groupe d'individus. Un tel dessin s'élève à la hauteur d'un poème.

Le Jour du Départ

Cette gravure pourrait sans contredit s'appeler la galerie des immigrants; les types de tout genre sont là au naturel, sous les yeux des passants!

On s'embarquera dans quelques heures; en attendant, assis sur leurs malles dans le *dock* où s'achève le chargement du navire qui doit les emporter en Australie, chaque émigrant annonce, par son attitude et sa mise, les pensées qui l'agitent et la classe sociale à laquelle il appartient.

Dans le coin, à gauche, une famille forme un groupe charmant. La mère tient dans ses bras un jeune baby; le père fume tranquillement sa pipe, et raconte à son fils aîné qui l'écoute avec une attention soutenue, les merveilles de la terre où ils se rendent.

Le calme de ces honnêtes figures, le sourire du père, indiquent un habile artisan sans aucune inquiétude pour l'avenir, car il a un bon état dans sa main, et, comme on le dit vulgairement, son pain au bout de ses doigts.

Quant à cette jeune miss à toilette élégante mais un peu fanée, c'est une gouvernante qui s'en va chercher fortune et sans doute un bon mari dans une contrée où d'iniques préjugés n'empêchent point le vrai mérite et le talent d'être reconnus et appréciés. Elle entre dans quelque riche famille dont elle épousera le fils aîné.

Ce groupe de vieilles gens sont des bergers écossais, s'en allant retrouver leur fils devenu riche et qui les a fait demander, leur annonçant qu'ils trouveront là d'immenses troupeaux; au-si emmènent ils leur chien: il est de race pure et fera souche aux antipodes.

L'homme debout, lui, va courir l'aventure, il fera tous les métiers puisqu'il n'en sait aucun; mais jeune, vigoureux, plein de courage et de bonne volonté, il trouvera quelque beau jour sa voie, et, avec de l'économie, deviendra à son tour propriétaire et rentier.

L'individu tenant sa pipe à la main et son voisin de droite sont des agriculteurs expédiés par une association; ils se rendent en Australie afin d'y devenir fermiers, car ils possèdent un petit pécule à l'aide duquel ils exploiteront les terres concédées par la province.

Le dernier, les mains dans les poches, le chapeau sur l'oreille, le cigare aux lèvres, est un viveur décafé allant cacher sa misère au loin et, pour le moment, plein de sages résolutions.

Il veut une nouvelle vie sur une nouvelle terre; pour racheter son passé, il est disposé à tout offrir.

Tous ces gens là réussiront-ils ?

C'est le secret de l'avenir !